

Jean-Robert Krebs exerce un métier qui n'a pas de nom. Il s'occupe de l'incinération de nos défunts

# Celui qui allume la dernière flamme

« STÉPHANIE BUCHS

**Fribourg** » Les voitures noires d'entreprises de pompes funèbres défilent en ce lundi matin au Crématorium de Fribourg. Jean-Robert Krebs, responsable de la gestion de la structure, accueille les cercueils et les papiers qui les accompagnent. En cette période où les Fribourgeois ont une pensée plus appuyée pour leurs morts, Jean-Robert Krebs, 72 ans, nous fait découvrir son quotidien. «C'est un métier qui n'a pas de nom», précise-t-il rapidement avec un petit accent qui trahit ses origines du Jura bernois.

Il accueille les employés des pompes funèbres qui se succèdent avec le sourire, mais aussi avec un petit mot qui montre une certaine complicité qu'il cultive avec ses clients. «On va réceptionner treize cercueils aujourd'hui. Le plus difficile, c'est quand ce sont des jeunes...», indique-t-il en voyant arriver un coffret en bois couvert de dessins. «Les deux autres, ce sont des personnes qui ont légué leur corps à la science», explique-t-il en désignant des caisses plus sobres qui contiennent des restes mortels. «Au final, ils arrivent aussi ici.» Et les familles peuvent ensuite également récupérer leurs cendres. En attendant la crémation, les dépouilles et leurs contenants sont déposés dans des cellules réfrigérantes.

## Presque tous les jours

Le Crématorium de Saint-Léonard dispose de deux fours. «Nous fonctionnons quasi tous les jours», précise Jean-Robert tout en jetant un œil dans un des fours pour contrôler la crémation en cours. «Ça dure environ une heure et demie. Tout dépend des corps. C'est pour ça qu'il faut vérifier régulièrement.» Il joint le geste à la parole en ouvrant la porte du four. On distingue encore la structure d'une cage thoracique rougeoyante. Une



Pour Jean-Robert Krebs, le respect est un aspect essentiel de son travail. Charly Rappo

odeur acré de brûlé se répand alors rapidement dans la vaste salle qui abrite ces fours. Un bruit assourdisant de ventilation accompagne les gestes en permanence.

Tout est géré par informatique. La température atteint en moyenne 900 degrés et peut être adaptée. Une fois la procédure terminée, il tire les cendres vers un orifice, à l'intérieur du four, à l'aide d'un large et long racloir. Les restes calcinés tombent alors dans un récipient où ils refroidissent, en dessous du four. De là, Jean-Robert les transporte ensuite dans une machine qui trie le métal, ce qui permet d'évacuer les prothèses, par exemple. A la fin, il ne reste

qu'un volume assez restreint devenu une poussière fine qui peut tenir dans un pot d'environ deux litres. Le tout est emballé dans un contenant en plastique et retourné aux services de pompes funèbres.

Comment Jean-Robert Krebs a-t-il choisi cette voie? «C'est Jean-Pierre Rossier, alors directeur des Pompes Funèbres Murith, qui m'a demandé si le poste m'intéresserait quand le crématorium a été construit en 2010. Quand j'avais 20 ou 25 ans, j'aïdais déjà mon beau-frère qui travaillait dans le domaine, et ça me plaisait mais je n'osais pas dire ça à mes parents.» Car Jean-Robert est boucher de formation. «J'ai même enseigné

certaines branches pour la maîtrise dans une école professionnelle qui a ensuite fermé. Il a fallu que je trouve un emploi», explique-t-il. «J'ai tout de suite dit oui à M. Rossier. Mais quand je suis arrivé ici, je ne savais pas ce que c'était de brûler un mort.» Il a tout appris sur le tas, formé par l'entreprise qui a installé les fours.

## L'importance du respect

S'il est très jovial de prime abord, Jean-Robert Krebs reconnaît volontiers que son métier comprend un aspect assez sombre. Et quand il s'agit de poser sur la photo, à côté d'un cercueil qu'il s'apprête à faire glisser dans le four, son sourire

devient plus discret, comme s'il devait le respect à la personne qui habitait le corps qui va se consumer. Car du respect il en est beaucoup question dans la bouche de Jean-Robert Krebs. A commencer par celui des dépouilles qui arrivent. «C'est important de ne pas faire attendre les corps dans les chambres réfrigérantes. Il faut les incinérer le plus rapidement possible. C'est une question de respect. Si c'était moi dans la boîte, je ne voudrais pas attendre des jours et des jours ici...»

Il insiste sur un autre aspect de son travail où le respect est selon lui important: «Dans de rares cas, certains membres de la famille du défunt veulent ve-

nir assister à la crémation, mais je déconseille vivement. C'est un moment difficile. Une fois, j'ai même eu des enfants qui hurlaient derrière la vitre... On ne peut pas leur interdire de venir, mais il faut vraiment essayer de les dissuader par respect pour la mémoire du défunt.» Il aimerait éviter que les familles ne gardent en tête la violence d'une image de cercueil en feu.

**«Le plus difficile, c'est quand ce sont des jeunes...»**

Jean-Robert Krebs

Il insiste aussi sur la nécessité de pouvoir évacuer les émotions que sa profession peut générer. «J'ai de la chance d'être soutenu à la maison, soit par ma compagne, soit par ma fille. J'en parle parfois. Il faut pouvoir faire le vide.» Et le contact avec les animaux semble être son exutoire. Il affirme prendre beaucoup de plaisir à s'occuper des quatre chevaux qui vivent chez lui.

Le Crématoire de Saint-Léonard fait partie des rares installations de ce type en mains privées, relève Jean-Pierre Rossier, administrateur des Pompes Funèbres Murith, société propriétaire des infrastructures. «Jean-Robert Krebs est une personne autonome, responsable et je lui fais une confiance absolue. Il a aussi le sens de la communication et de l'éthique. C'est essentiel», précise-t-il.

Depuis 2010, environ 30 000 crémations ont été effectuées à Saint-Léonard. Le crématoire fonctionne avec deux employés: Jean-Robert Krebs et son collègue Maurice Brügger. Côté statistiques, environ 90% des gens qui décèdent se font incinérer en Suisse. Et ce chiffre reste stable, selon les spécialistes. »